

LE LITTORAL DE LA FRANCE

TROISIÈME PARTIE

DE LORIENT A LA ROCHELLE

PAR

CH.-F. AUBERT

(V. VATTIER D'AMBROYSE)

Lauréat de l'Académie Française, Officier d'Académie.

Ouvrage couronné par l'Académie Française

Honoré par médaille d'honneur de première classe

(Société libre d'Instruction et d'Education)
et d'une Médaille d'Argent (Yacht-Club de France)

DESSINS

de

BRUN, TOUSSAINT, FRAIPONT, KARL, CAUSSIN, LALANNE, BERRAYE

D'après nature les croquis de MM. Armand et Louis PARIS, de M. Théophile FOUCault, de M. Ase VIAUD-GRAND-MARAIS et d'après les photographies de MM. NEURDEIN et VAGNEUR, à Paris, à Brest ; MARTIN-JOUAN à Belle-Isle-en-Mer.

GRAVURES SUR BOIS

de

ROGNON, SMEETON, PUYPLAT et QUESNEL

Les gravures au procédé et le tirage des planches en deux tons
ont été exécutés par Gillot.

PARIS

VICTOR PALMÉ, éditeur

76 rue des Saints-Pères

1886

Numérisation Odile Halbert, 2007,
tous droits de reproduction réservés

CHAPITRE XII

LA TOUR D'ELVEN. – VANNES

Vannes est la première ville du littoral qui l'on rencontre en sortant d'Auray ; mais, pour revenir de notre excursion, la route, franchissant les derniers contreforts de la chaîne, des *Montagnes-Noires*, traverse ELVEN, une halte est tout indiquée. On songe, sur-le-champ, à la célèbre tour ; pourtant, le bourg lui-même mérite bien quelques minutes d'attention.

Cette antique châtellenie a longtemps fait partie des domaines de la maison de Rieux, issue des premiers comtes de Vannes et de la race du roi saint Judicaël.

Le premier seigneur connu d'Elven vivait au commencement du dixième siècle. Au temps des guerres acharnées entre les comtes de Vannes et de Rennes, et des ravages de la Bretagne par les Normands, en 907, Derrien, fils d'Alain le Grand possédait la seigneurie d'Elven, qui forma son apanage. On trouve en 1121 un autre *Derrien*, et son fils *Even*, qualifiés aussi « seigneurs d'Elven » dans une charte de Judicaël, évêque de Vannes, en faveur de l'abbaye de Redon. En 1127, un seigneur d'Elven assista, avec les seigneurs de Porhoët, de Rieux, de Malestroit, de Châteaubriant, de Raiz, de la Guerche, de Montfort..., à la réconciliation de l'église abbatiale de Redon, profanée par Olivier de Pontchâteau et ses complices, dans la guerre qu'ils soutenaient contre Conan III, duc de Bretagne. Il paraît que cette branche de la famille d'Alain 1^{er} s'éteignit vers le milieu du douzième siècle, ou plutôt qu'elle vint se fondre dans celle de Rieux, qui descendait, comme elle, d'Alain le Grand. Avant d'être reconnu duc de Bretagne, Alain était comte de Vannes ou Bro-Erez, et de plus seigneur de Rieux : il eut entre autres enfants, Rudalt ou Raoul, qui fut le chef de la branche des sires de Rieux, et Derrien, dont la postérité donna des seigneurs d'Elven pendant deux siècles. Du reste, à la fin du douzième siècle, la châtellenie d'Elven appartenait bien certainement à la maison de Rieux. » (Note de la nouvelle édition d'Ogée, revue par Marteville.)

Le surintendant Fouquet fut, un instant, seigneur d'Elven. Peut être, aussi, le château avait-il appartenu aux sires de Malestroil, rangés parmi les neuf grands barons de Bretagne. Du moins, M. Athénas a-t-il relevé, en divers endroits du château, les armes de cette famille : dix bezants par 4, 5, 2 et 1. Il en concluait, que Payen de Malestroit avait dû le bâtir vers 1192.

Mais le savant M. de Frémiville, étudiant avec soin le caractère de ces ruines¹, en ramena la construction vers l'année 1256 et leur donna pour fondateur Eudes ou Eudon de Malestroit.

Une légende plus ou moins authentique veut que le château ait été construit sur le plan d'une forteresse sarrasine, conquise par le fondateur.

Une chose reste certaine, c'est que « le duc Pierre II, par lettres datées de Vannes, le 22 mai 1451, ériga en baronnie la seigneurie de Malestroit, qui était une ancienne bannière, en faveur de Jean, sire de Malestroit et de Largoët. »

Cela seul indiquerait, par l'époque, soit une ancienne, soit une récente possession du château, car la forteresse « appelée d'Elven » est, en réalité sur le vieux domaine de Largoët².

Quoi qu'il en puisse être, la vue de la petite ville voisine ne dément pas une origine féodale. Sauf l'église, assez jolie et pourvue d'un gracieux clocher sculpté, les rues tortueuses, tristes, aux maisons à entrée surbaissée, rappellent le temps où l'on craignait toujours une fâcheuse surprise armée.

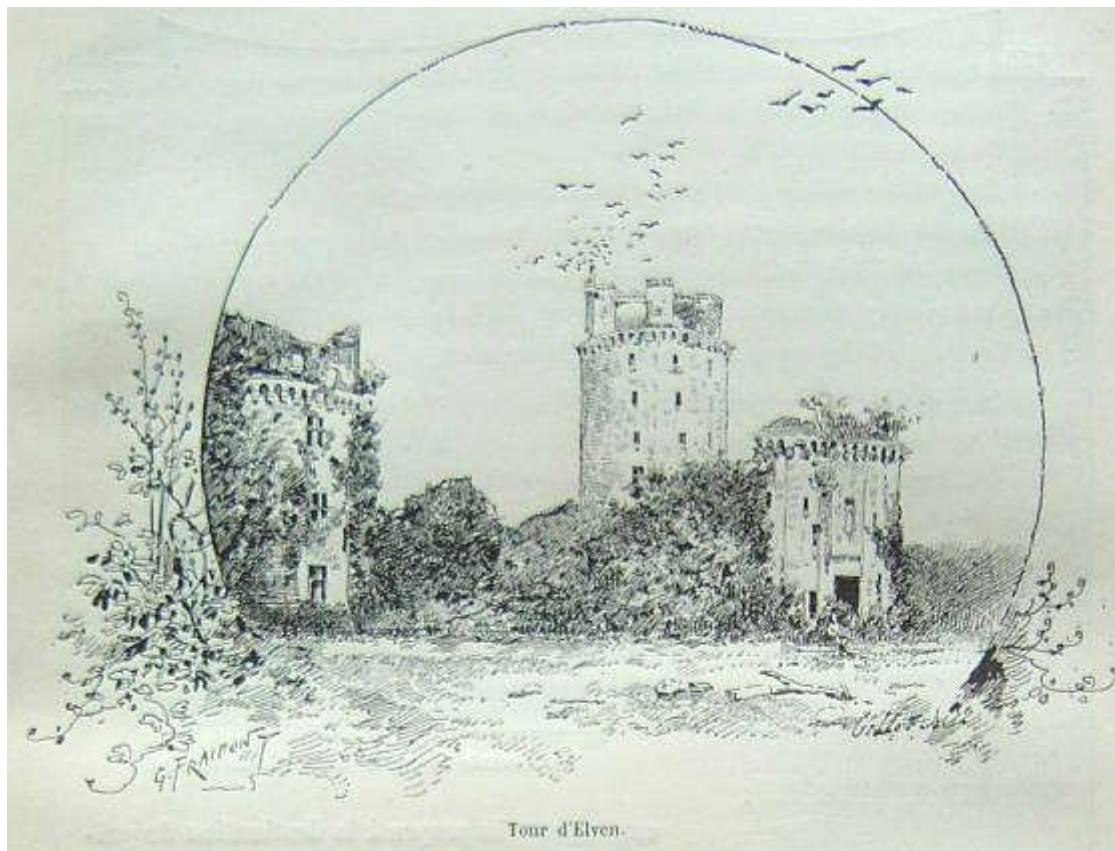
Le pays est également assez triste ; les collines à plateaux de bruyères sont nombreuses et la lande si vaste de Lanvaux est loin d'avoir disparu. C'était le cadre qui convenait aux monuments druidiques, aussi en trouve-t-on plusieurs, surtout dans le bois de Kerfili, où se dresse une belle *Roche aux Fées*, à quadruples rangées de pierres; les deux rangs formant le milieu sont couverts. Des vestiges de la domination romaine ont été retrouvés et une voie traversait la commune.

Seulement on visite à la hâte - quand on les visite ! ces restes d'un passé si lointain. Les tours sollicitent davantage la curiosité.

Car il serait mieux de dire « les tours d'Elven » l'expression resterait, ainsi, conforme à la vérité ; mais le donjon, ce donjon célébré par les romanciers qu'il avait émerveillés, ne permet plus de rien admirer de ce qui l'entoure. Et voilà pourquoi on parle uniquement de lui.

¹ Il est bon de ne pas oublier que les restes des châteaux de Saint-Aubin du Cormier, de Guéméné, de Blain, de Hédé, de Pontivy, de la Hunaudaye ont beaucoup de rapport avec ceux d'Elven.

² A deux kilomètres d'Elven.

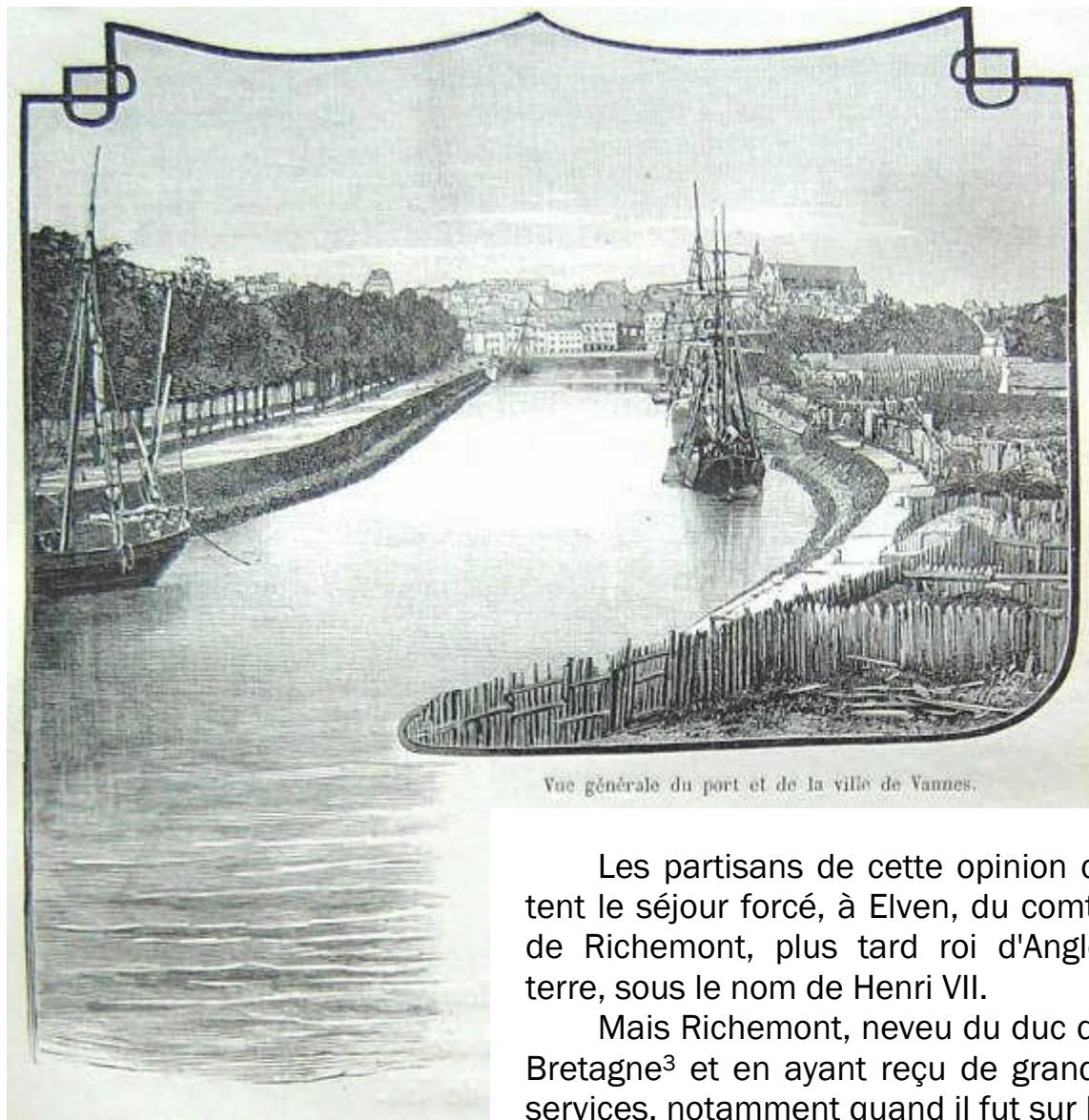


Les murs, d'une épaisseur, à la base, d'environ six mètres, s'élèvent formidables, jusqu'à une hauteur de quarante mètres. La tradition retrouve dans leur masse octogonale l'emplacement d'une citerne, d'un four, de magasins, d'une chapelle, couronnant le tout par un moulin à vent, « afin que les guerriers enfermés pussent suffire à tous les besoins de l'âme et du corps.

La construction est en blocs de granit, liés par un ciment dans lequel beaucoup de coquillages, entre autres une sorte d'hélix particulière aux fossés de la forteresse, sont très reconnaissables.

En granit, aussi, les deux escaliers qui desservaient le donjon, alors entièrement divisé, à l'intérieur, par un mur de refend.

Le château occupait un assez large espace, sur lequel sont disséminés les ruines de plusieurs tours. Lorsque l'édifice entier était debout, il devait former une imposante enceinte, facile à défendre, avant l'invention du canon, et très propre à la destination de prison d'État, qu'on lui attribue.



Les partisans de cette opinion citent le séjour forcé, à Elven, du comte de Richemont, plus tard roi d'Angleterre, sous le nom de Henri VII.

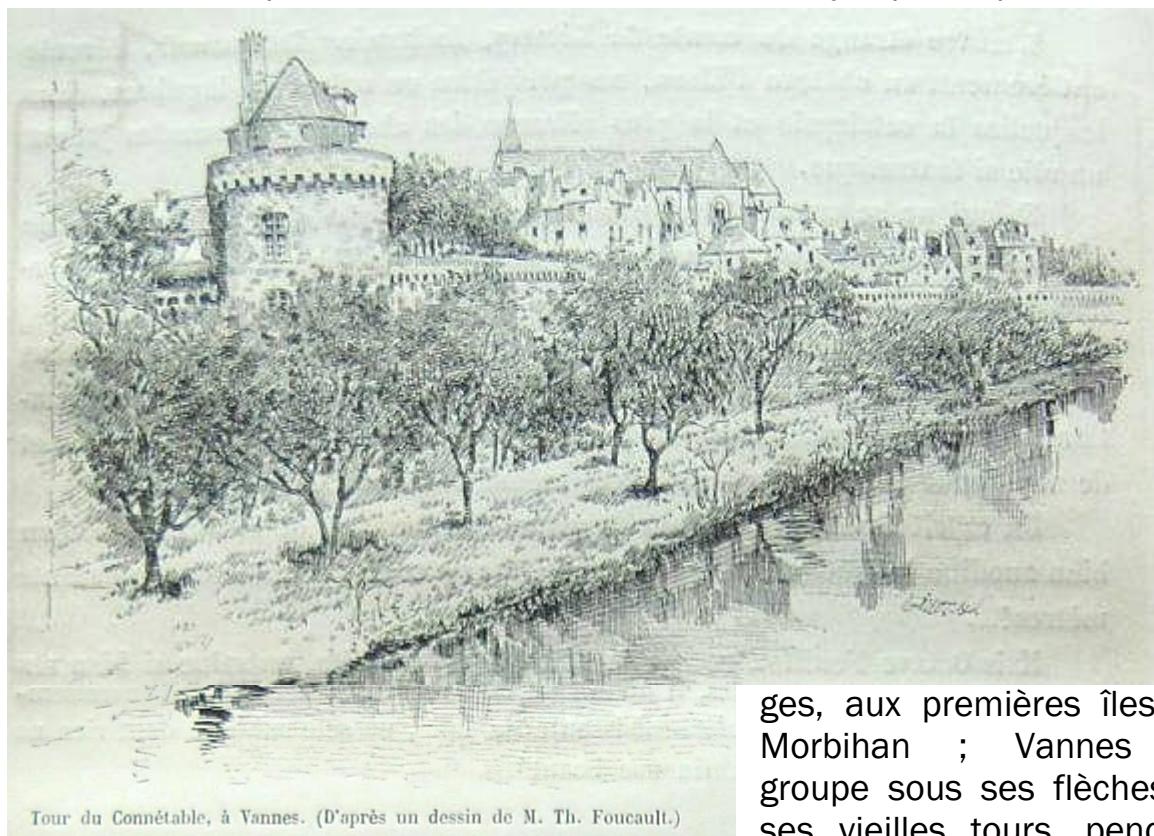
Mais Richemont, neveu du duc de Bretagne³ et en ayant reçu de grands services, notamment quand il fut sur le

³ Depuis Alain Fergent, qui épousa Constance, fille de Guillaume le Conquérant, beaucoup d'alliances avaient eu lieu entre les maisons princières d'Angleterre et de Bretagne. Le comté de Richemont avait même été, à l'origine, un apanage breton. En reconnaissance des services qu'il venait de recevoir d'Alain le Roux, fils d'Eudon, comte de Ponthièvre, le Conquérant avait donné à ce zélé compagnon de grandes terres situées sur le comté d'York, de Suffolk et de Norfolk. Alain y construisit un château et l'appela RICHEMONT. Ce comté passa dans la famille de Bretagne au moment du mariage de Berthe, fille du duc Conan III, avec Alain le Noir, frère d'Étienne, comte de Ponthièvre. Cette possession n'alla pas sans troubles. Confisquée une première fois, puis rendue à l'Angleterre en 1259, par le roi Henri III, lors de l'union de sa fille Béatrix avec le fils du duc Jean 1^{er} (qui prit le titre de comte de Richemont), elle fit définitivement retour à l'Angleterre quand le duc Jean IV encourut l'animosité de son allié, Richard II, à cause du traité qu'il signa avec le roi de France, Charles V. Le duc Jean V essaya, mais sans succès, de rentrer en possession du comté. Son envoyé, Armel de Châteaugiron, n'obtint rien, malgré la promesse d'hommage. C'était en 1409. Une autre démarche, tentée en 1443, ne fut

point de tomber aux mains de son compétiteur à la couronne d'Angleterre, le roi Richard III, Richemont⁴ n'occupa peut-être point Elven à un autre titre que celui d'hôte princier.

Et c'était, véritablement, une résidence de grand air. En admettant même que, pendant un moment, le futur monarque y fut privé de liberté, il avait pour se distraire le cercle immense d'horizon embrassé du haut du donjon.

Par un temps clair, on découvre, vers le Sud, jusqu'aux premiers riva-



Tour du Connétable, à Vannes. (D'après un dessin de M. Th. Foucault.)

ges, aux premières îles du Morbihan ; Vannes se groupe sous ses flèches et ses vieilles tours, pendant

que le clocher d'Elven semble s'abaisser humblement devant le géant féodal, tout enguirlandé de ronces et de lierres. Au Nord, ce sont des campagnes coupées de landes, de bois, d'étangs, de ruisseaux.

Au milieu de ce cadre grandiose, la fantaisie brillante des romanciers a voulu placer des scènes qui en empruntent un charme poignant.

L'œuvre étrange du comte de Kératry, *Le Dernier Beaumanoir*, déroule

pas plus heureuse. Le nom de Richemont apparaît néanmoins encore dans l'histoire bretonne. Arthur, frère de Jean V, connétable table de France, puis plus tard duc, portait le titre de comte de Riche mont. Remarquons encore que l'union de Berthe avec Alain le Noir, dont le fils s'appela le duc Conan IV, établit les droits de la maison de Penthièvre au trône ducal.

⁴ Voir le second volume : *Du mont Saint-Michel à Lorient*, chapitre : *Saint-Malo*. En 1401, Richemont, devenu roi d'Angleterre, épousa Jeanne de Navarre, veuve et seconde femme de Jean IV.

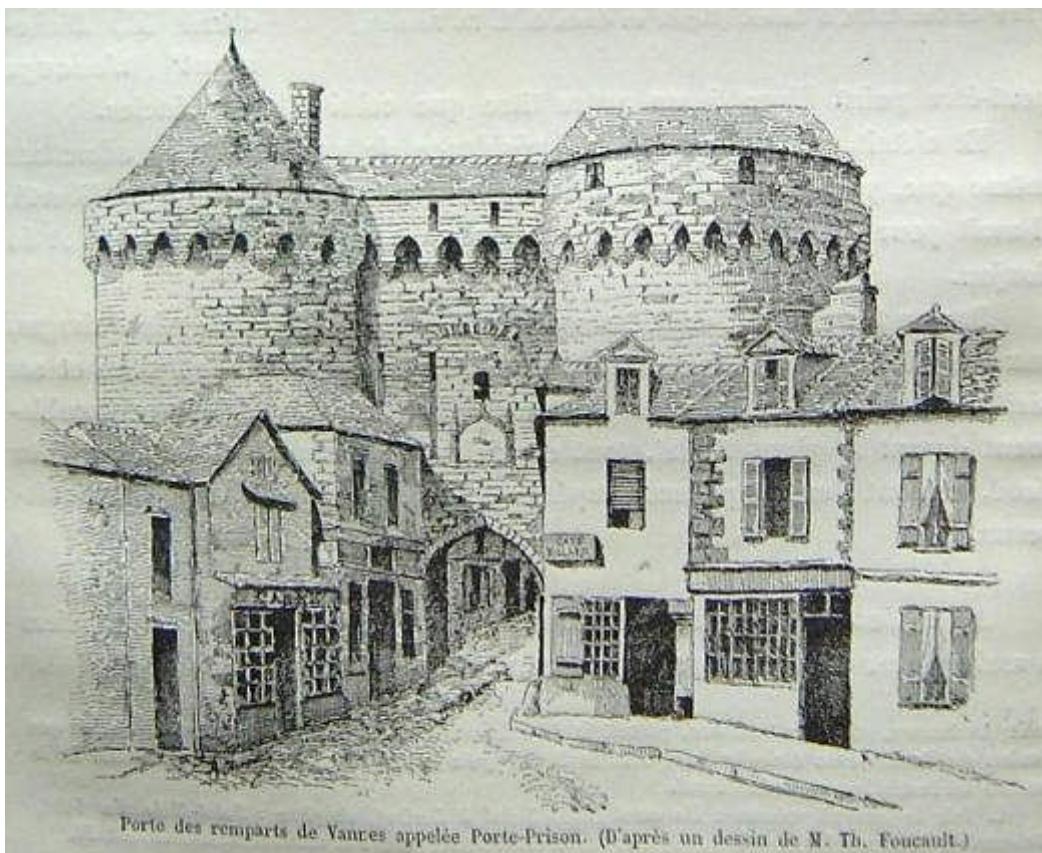
entièrement, au château d'Elven, ses péripéties ou naïves ou lugubres, dans lesquelles la catalepsie et la plus affreuse des aberrations morales jouent un rôle si fantastique.

Et qui ne se souvient, en prononçant le nom du donjon, de l'épisode célèbre du *Roman d'un jeune homme pauvre* : l'entrevue fortuite de Marguerite et de Maxime ?

Les paroles amères, soupçonneuses, de la riche héritière bruissent aux oreilles, en même temps que son cri de terreur, répondant au cri d'indignation, à la folie chevaleresque du jeune gentilhomme, trop noble de cœur et de nom pour abaisser sa juste fierté même devant la femme adorée.

Un esprit froid ou frondeur trouvera bien risqué et terminé de façon bien anodine le saut exécuté par Maxime, à une modeste hauteur de quarante mètres !...

Mais Octave Feuillet, romancier doublé d'un poète, entraîne si bien ses lecteurs et ses auditeurs, il donne un tel relief à ses héros, que l'inraisemblance devient une réalité saisissante ; la folie, un acte sublime dont rien ne saurait atténuer la lumineuse beauté....





La situation de VANNES tient, à la fois, de celle d'une ville placée au centre des terres et de celle d'un centre purement maritime.

Deux petites rivières, le *Meucon* et le *Tréluhan*, grossies du mince cours d'eau la *Plaisance* forment un chenal ou, plutôt, une véritable baie intérieure de seize kilomètres, débouchant sur la *Petite Mer*, ou Morbihan, vaste golfe parsemé de plusieurs centaines d'îles et s'étendant sur au moins seize nouveaux kilomètres en ligne droite, avant de se joindre à l'Océan par un étroit goulet de près de quatre kilomètres de long.

Les côtes sont divisées en presqu'îles profondes, toutes pourvues de ports plus ou moins commodes, mais animés par la présence de barques de pêche et de navires de petit cabotage. Il en résulte que le port de Vannes, ne pouvant offrir un assez fort tirant d'eau, le trafic maritime se disperse vers ses alentours.

Par compensation, autrefois, une bonne partie des produits agricoles de la moitié de l'arrondissement, sinon la plus grande, se concentrait au chef-lieu. L'ouverture de petits embranchements ferrés d'intérêt local changera encore, si ce n'est déjà fait, ces conditions du négoce.

Ce qui prouve, malgré tout, que Vannes n'est pas destinée à déchoir, c'est l'accroissement de sa population, l'animation de bon aloi de ses rues et... pourquoi ne pas le dire ? ses embellissements. Car la ville haute, se délivrant chaque jour davantage des entraves du passé, s'embellit rapidement.

Elle se pare de boulevards, ainsi que de maisons du plus pur style moderne, par conséquent sans caractère. Inutile d'y chercher les traces de la vieille enceinte. Ses débris achèvent de s'enfouir sous les constructions nouvelles.

Tout autre reste la ville basse. Les ducs de Bretagne pourraient reparaître à la tête de leurs splendides cortèges de vaillants seigneurs, de nobles châtelaines et d'hommes d'armes, leurs yeux reconnaîtraient ces rues sinueuses, assombries par les pignons surplombant des maisons en bois, à la façade gothique.

Ils retrouveraient les restes de l'occupation gallo-romaine et les différentes murailles qui, successivement, selon les besoins de l'époque, s'ajoutèrent aux défenses primitives.

Ils pourraient reprendre possession de la *Tour Poterne* et de la *Tour du Connétable*, mais ce dernier nom les étonnerait, car Olivier de Clisson ne fut pas enfermé dans cette tour par Jean IV. C'est au château de l'*Hermine*, disparu sans laisser de vestiges, que le connétable souffrit les tortures d'une cruelle angoisse, s'attendant à tout instant à recevoir la mort.

Clisson avait combattu pour le duc. Plus tard, néanmoins, sa fille ainée, Beatrix, étant devenue vicomtesse de Rohan, il songea à marier sa fille cadette, Marguerite, avec Jean de Châtillon, comte de Penthievre, fils de Charles de Blois, qui était prisonnier en Angleterre depuis l'année 1355. Le connétable paya *cent vingt mille livres*, monnaie du temps, pour sa rançon, et le mariage eut lieu le 2 janvier 1388.

Jean IV fut extrêmement irrité de cette alliance, car, en dépit de son brillant surnom de Conquérant, sa situation vis-à-vis de vassaux puissants, comme l'était Olivier, se trouvait presque précaire : de plus, croyant que le comte de Penthievre pouvait lui arracher le duché, il résolut de se venger : mais, ne comptant pas sur la force, il employa la ruse.

Justement, on construisait alors, par ses ordres, le château de l'Herminie, qui devait faire partie des fortifications de Vannes. Il invita le connétable et plusieurs seigneurs, entre autres le sire de Beaumanoir, le sire de Laval, beau-frère, et le vicomte de Rohan, gendre de Clisson.

« Sire Olivier, dit le prince, il n'y a homme de ça la mer qui se coignoisse mieux en ouvrage fortifié que vous. Si vous prie, beau sire, que vous montiez là sus : si me direz comment le lieu est édifié et agirai d'après votre conseil. »

Sans défiance, Clisson entra, mais à peine avait-il pénétré dans les premières chambres, que des gens armés se précipitaient sur lui, et le chargeaient de fers.

Laval, entendant du bruit, fut frappé de l'altération du visage du duc, devenu « plus vert que feuille » et il s'écria :

« Ha ! monseigneur, par Dieu merci ! que voulez-vous faire ? N'ayez nulle male volonté sur beau-frère connétable ! »

Jean IV malmena Laval et s'emporta contre Beaumanoir, jusqu'à le menacer de sa dague. Le gentilhomme le suppliait de ne pas se déshonorer par un assassinat :

« Va, répliqua Jean, tu n'auras ne pis ne mieux que lui !

Et immédiatement, Beaumanoir, enchanté, fut conduit dans un cachot proche de celui de Clisson. En même temps, le duc appela un de ses gentilshommes de confiance, nommé JEAN DE BAZVALEN, pour lui enjoindre de faire périr, la nuit suivante, et aussi secrètement que possible « son ennemi, tout prêt à lui arracher la couronne ducale pour son gendre, s'il ne l'en empêchait. »

Vainement. Bazvalen voulut hasarder quelques conseils : le duc se coucha, heureux, disait-il, de se venger.



Mais, avec la nuit, vinrent les réflexions graves. Ce n'était plus seulement Clisson et son gendre, ligués ensemble, qui menaçaient la puissance du duc, c'étaient à la fois tous les seigneurs bretons, alliés avec le roi de France, avides de punir un prince déloyal !

Le jour pointait à peine que Jean faisait venir Bazvalen.

« Vous êtes obéi, monseigneur ! dit ce dernier.

- Quoi, interrompit vivement le duc, Clisson est mort !

- Oui, monseigneur, cette nuit il a été noyé, et j'ai fait mettre le corps en terre dans un jardin.

Ha ! s'écria le duc, verzci un piteux réveil-matin ! Plûst à Dieu, messire Jehan, que je vous eusse cru ! Je vois bien que jamais je ne serai sans détresses. Retirez-vous, messire Jehan, que je ne vous voye plus ! »

Ainsi agit toujours l'instigateur d'un crime, car il cherche à se pallier à lui-même sa responsabilité.

Par bonheur, Jean de Bazvalen était un serviteur dévoué et loyal, qui avait cherché, puis trouvé, le moyen d'éviter à son prince les amers regrets dont cette exécution eût été le signal.

Il avait feint l'obéissance. Aussi, lorsque le duc, s'abandonnant au désespoir, calculait les conséquences terribles de sa trahison, Bazvalen, réclamant un généreux pardon, avoua sa désobéissance. Jean IV l'embrassa avec transport. Plus tard il le récompensa dignement : sans lui, sa perte eût été assurée⁵.

Toutefois il va sans dire que Clisson ne sortit pas de prison avant la signature d'une convention des plus onéreuses. Il devait livrer les villes de Josselin, de Lamballe, de Broons, de Blain, de Jugon, de Guingamp, de la Roche-Derrien, de Châteaulaudren, de Clisson, plus une somme de cent mille livres.

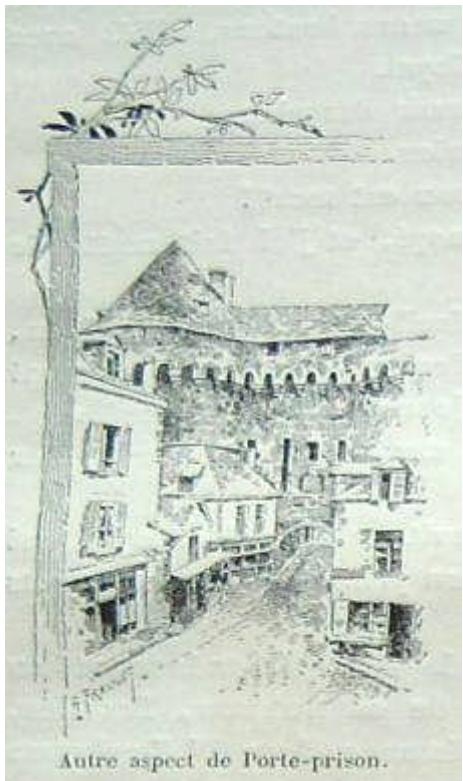
Pour sûreté, le duc envoya Beaumanoir chercher l'argent et remettre à ses lieutenants les places désignées.

Telle fut l'origine de la guerre qui éclata entre Jean IV et le puissant connétable⁶. Sa fille Marguerite devait, plus tard, employer les mêmes procédés à l'égard du duc Jean V.

A l'appui de l'opinion qui donne le château de l'Hermine pour prison à Clisson, il faut se souvenir du passage des chroniques, disant expressément

⁵ Bazvalen devait, par un signal convenu, avertir le duc que ses ordres étaient exécutés. Le signal fut donné et provoqua les réflexions amères de Jean IV. Avec raison, on rappelle le parti que, dans la tragédie intitulée : *Adélaïde Du Guesclin*, Voltaire a tiré de cette circonstance dramatique.

⁶ Voir le second volume : *Du mont Saint-Michel à Lorient*, chapitre Saint-Brieuc.



Autre aspect de Porte-prison.

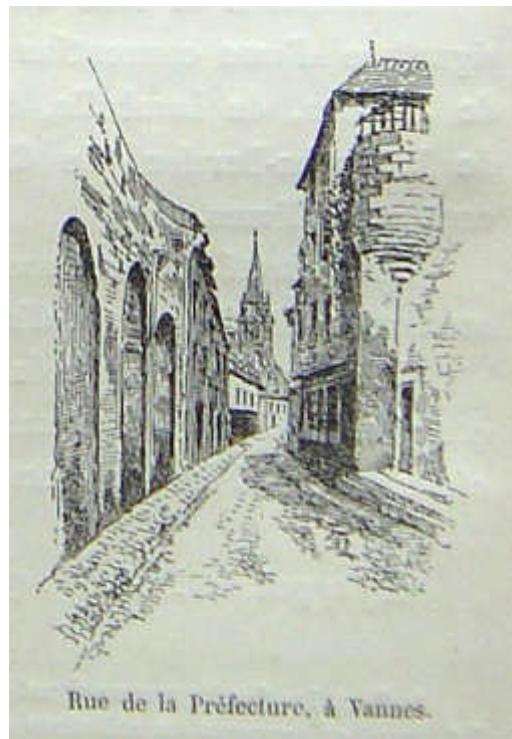
que : « de ses fenêtres, le connétable apercevait *la mer*. » Cela eût été impossible si on l'avait enfermé dans la tour qui porte aujourd'hui son nom.

Nous n'effleurerons pas le sujet tant controversé de l'emplacement, de *Dariorig* ou *Dariorigum*, capitale des Vénètes. Tout, à l'heure, au reste, en parcourant le golfe du Morbihan, nous serons obligés de revenir sur cette question. Nous n'essayerons pas davantage de trouver, parmi des travaux, plus probants les uns que les autres, le fil conducteur permettant de suivre à coup sûr l'itinéraire choisi par César.

Une fois de plus, répétons-le, nous estimons au moins extraordinaire cet orgueil des antiquaires qui, naïvement, sans nécessité, se targuent, pour leur pays, d'une occupation humiliante et cruelle comme le fut celle de César.

Elle plaît mieux à notre patriotisme la résistance héroïque, déployée par les Vénètes, contre les légions romaines. Vaincus, non lassés, décimés et, cependant, toujours indomptables, ils secouèrent souvent le joug étranger. Rome ne put se flatter de les tenir complètement asservis et, quand sa puissance déclina, les Vénètes, attentifs à profiter des dissensions des généraux ennemis, se tenaient fiers, résolus, au premier rang, disposés à tout souffrir pour venger les cruautés passées, pour recouvrer la liberté perdue !

Si, plus tard, les Bretons insulaires purent, se confondre avec ce peuple courageux, c'est qu'il y avait entre les deux races des affinités de caractère propres à préparer celle alliance.

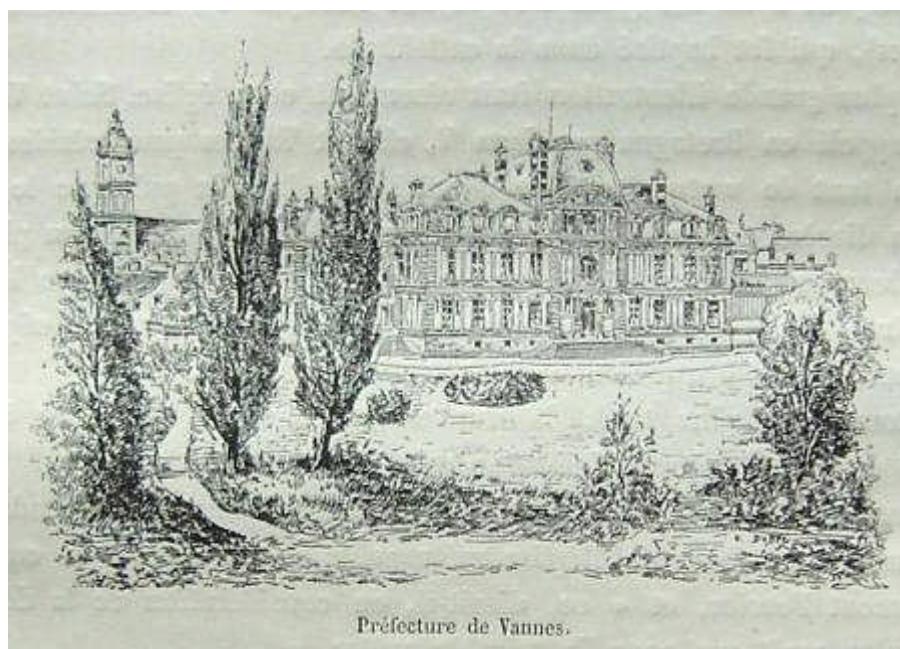


Rue de la Préfecture, à Vannes.

Vannes devint l'une des villes importantes de la Bretagne. Elle eut ses comtes particuliers. L'un d'eux, Warroc'h, se signala par ses luttes contre les Francs de Chilpéric 1^{er}, puis contre les comtes de Rennes et de Nantes. Il bâtit le château de *la Motte*, résidence primitive des ducs avant que Jean IV élevât, la forteresse de l'Hermine.

De 658 à 845, époque il laquelle Charles-le-Chauve fit battre monnaie dans Vannes, les Vénètes, comme le reste des Bretons, guerroyèrent contre le roi de France.

En 854, Noménoé assemblait au château de Coëlon, près de la ville, des évêques et des seigneurs, qui s'associèrent à ses projets⁷.



En 1203, Vannes fut choisie pour le lieu des États, convoqués afin d'aviser aux moyens de venger la mort du jeune duc Arthur, assassiné par Jean-sans-Terre. Les plus grands noms de Bretagne y parurent.

Le duc Jean 1^{er}, dit le Roux, naquit, à Vannes en 1238. C'est à ce prince que remonte la monnaie bretonne au signe d'hermine.

La ville, malgré son importance qui faisait dire, par Édouard III d'Angleterre : « La cité de Vannes est la meilleure ville de Bretagne, après la ville de Nantes, et saunz estre seur d'elle on ne peust l'estre du païs », la ville néanmoins, n'a joué qu'un rôle effacé dans l'histoire de la province. Sa situation ne lui conférait pas, comme à Rennes, comme à Dol, comme à Nantes, le dangereux honneur de servir de champ de bataille aux Bretons, luttant tour à tour contre les Anglais et contre les Français, parfois même contre les deux peuples réunis.

⁷ Voir le second volume, chapitre : *Dol*.

Vannes n'en souffrit pas moins trois sièges, à l'occasion de la Guerre de Succession. Charles de Blois, vaincu à la Roche-Derrien, y passa une année entière prisonnier : les partisans de Montfort ayant fini par briser la résistance de la ville.

Depuis, le nom de Vannes ne paraît plus guère que mêlé à des cérémonies ecclésiastiques, funèbres ou nuptiales.

Le 1^{er} mars 1401, Henri de Lancastre, roi d'Angleterre, y épousa, par procureur, Jeanne de Navarre, veuve du duc de Bretagne Jean IV.

En 1415, Jeanne de France, fille de Charles VI, épouse du duc Jean V, v donna le jour à un fils (plus tard le duc François 1^{er}, meurtrier de son frère Gilles), qui fut baptisé dans la cathédrale.

Une plus grande illustration était réservée à cette église. Saint Vincent Ferrier, appelé en Bretagne par Jean V, choisit Vannes pour résidence. Il y déploya tant de vertus, tant de charité, que la voix publique le salua apôtre du diocèse entier. Il mourut le 5 avril 1419, âgé d'un peu plus de soixante-deux ans. Jeanne de France ne voulut céder à personne le soin d'ensevelir le saint, et le duc choisit la cathédrale pour lieu de sépulture de Vincent Ferrier, à qui il fit de pompeuses funérailles.

Quatorze ans plus tard, la duchesse, mourante, demanda à être inhumée près de l'apôtre qu'elle vénérait. Sa prière fut exaucée.

Pierre, deuxième duc du nom, rendit une ordonnance défendant de jamais transporter hors de l'église métropolitaine du diocèse le corps de saint Vincent Ferrier, et « ce, disait-il, en considération de la dévotion que sa mère avait eue pour l'admirable apôtre. »

Marie de Dieux, vicomtesse de Thouars, mère de la duchesse Françoise d'Amboise, décédait la même année que Jeanne de France et, comme elle, voulut reposer dans l'église que saint Vincent Ferrier avait rendue célèbre.

En mars 1456, le cardinal Alain de Coëtivi procédait, en présence du duc Pierre et de quatorze évêques et d'un immense concours de peuple, à l'exaltation de l'apôtre.

Après ces souvenirs funèbres, les chroniques enregistrent plusieurs mariages nobles ou princiers et prennent la peine de décrire jusqu'aux toilettes exhibées en ces circonstances.

A plus de quatre siècles de distance, il peut être curieux, ne fût-ce que pour aider aux patientes recherches des érudits en costumes historiques, de transcrire le passage précité.

« Le 16 du mois de novembre 1455, Marguerite de Bretagne⁸ épousa le comte d'Étampes⁹.

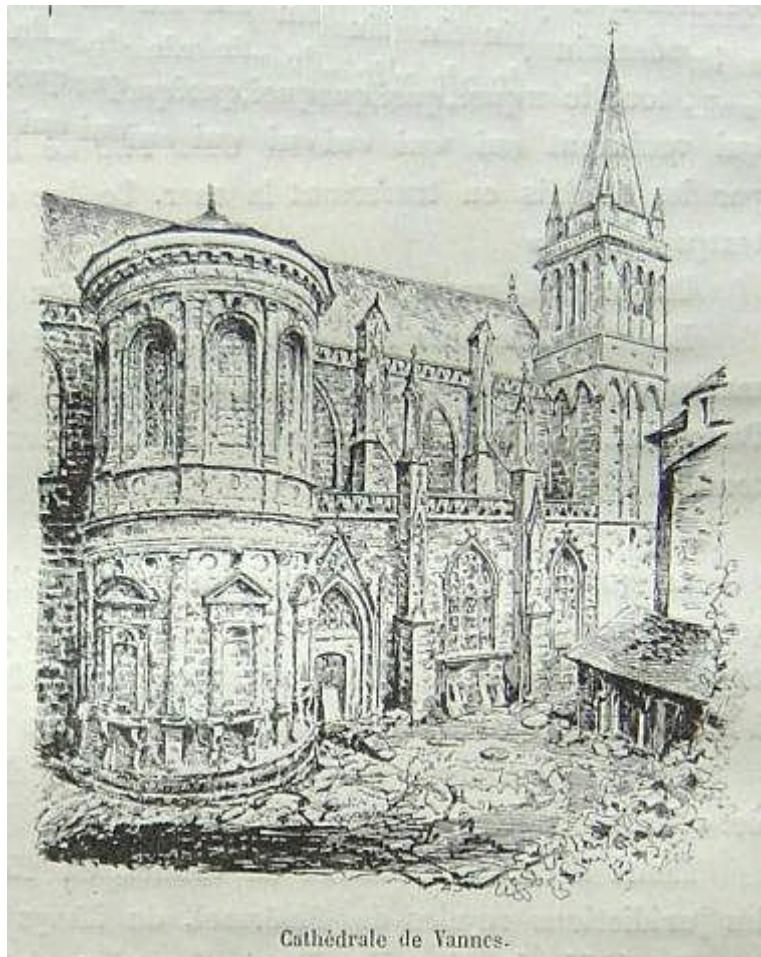
« Ce mariage fut célébré par l'évêque de Nantes, en présence du duc, des duchesses¹⁰, de Marie de Bretagne, des dames de Thouars, Malestroit, de Penhoët, de Ploufragan et de plusieurs autres dames et seigneurs

« Marguerite de Bretagne pa rut avec le plus grand éclat à cette cérémonie.

« Elle était couronnée d'un cercle d'or enrichi de pierreries, sur une coiffure de fil d'or semée de grosses perles ; son collier était garni de magnifiques diamants ; son habillement était un corset de velours cramoisi fourré d'hermine, avec une grande robe traînante soutenue par Mme de Penhoët, qui était en corset d'écarlate et qui était suivie de Mme de Kerraë.

« L'amiral du Beuil tint le cierge du comte d'Étampes, et le sire de Gavre, celui de la princesse. La livrée du duc était de damas et satin violet, fourrée de peaux d'agneaux noirs ; celle du comte, de même couleur, était fourrée de gris. Il n'y eut qu'un certain nombre de gentilshommes qui portèrent cette couleur ce jour-là ; mais, le lendemain, toute la cour fut en gris.

« La duchesse (régante) avec huit autres dames étaient parées de floquarts et portaient de grosses chaînes d'or au cou. La première avait une



Cathédrale de Vannes.

⁸ Fille du défunt duc François 1^{er}.

⁹ Depuis duc, sous le nom de François II. Il était fils de Richard, frère du duc Jean V, par conséquent cousin de Marguerite. De son second mariage, il eut la célèbre Anne de Bretagne.

¹⁰ Françoise d'Amboise, duchesse regnante, et Isabelle d'Écosse (mère de la fiancée), fille de Jacques 1^{er}, roi d'Écosse, veuve de François 1^{er}, frère de Pierre II, duc régnant.

robe à fleurons d'or, sur une étoffe fond cramoisi, fourrée de peaux de martre. Les autres avaient des robes de velours et de satin cramoisi.

« Après la cérémonie, le duc mena la princesse dîner à son château de l'Hermine et la plaça sous le milieu du dais, auprès de la duchesse. Il y avait cinq tables dans la même salle : le bal suivit, et le lendemain fut commencé le tournoi, qui dura quatre jours ; après quoi, tout le monde se retira, à l'exception de quelques jeunes seigneurs qui voulurent aller à la chasse dans l'île de Batz¹¹ ; mais ils furent pris par les Anglais en traversant la mer. Le duc obtint leur liberté quelque temps après. »

On le voit, nos aïeux s'entendaient assez bien en magnificence.

En 1445, le duc François II, celui dont nous venons d'assister au mariage, établit à Vannes les Grands Jours, c'est-à-dire les séances du Parlement, qui devaient avoir lieu régulièrement du 15 juillet au 15 septembre.

Le premier acte d'autorité du comte d'Angoulême (depuis François 1^{er}, roi de France), époux de Claude de France, fille d'Anne de Bretagne et de Louis XII, fut d'ordonner que le Parlement restât sédentaire à Vannes, ville considérée comme étant située au centre de la province.

Cet acte est signé par le prince, *comme duc breton*, portant le nom de « François III ».

Henri II créa le Présidial de Vannes, en 1552. Plus tard, il y joignit les jurisdictions royales de Ploërmel, de Rhuys et de Muzillac.

En 1577, le chevalier René d'Arradon dota la ville d'un collège.

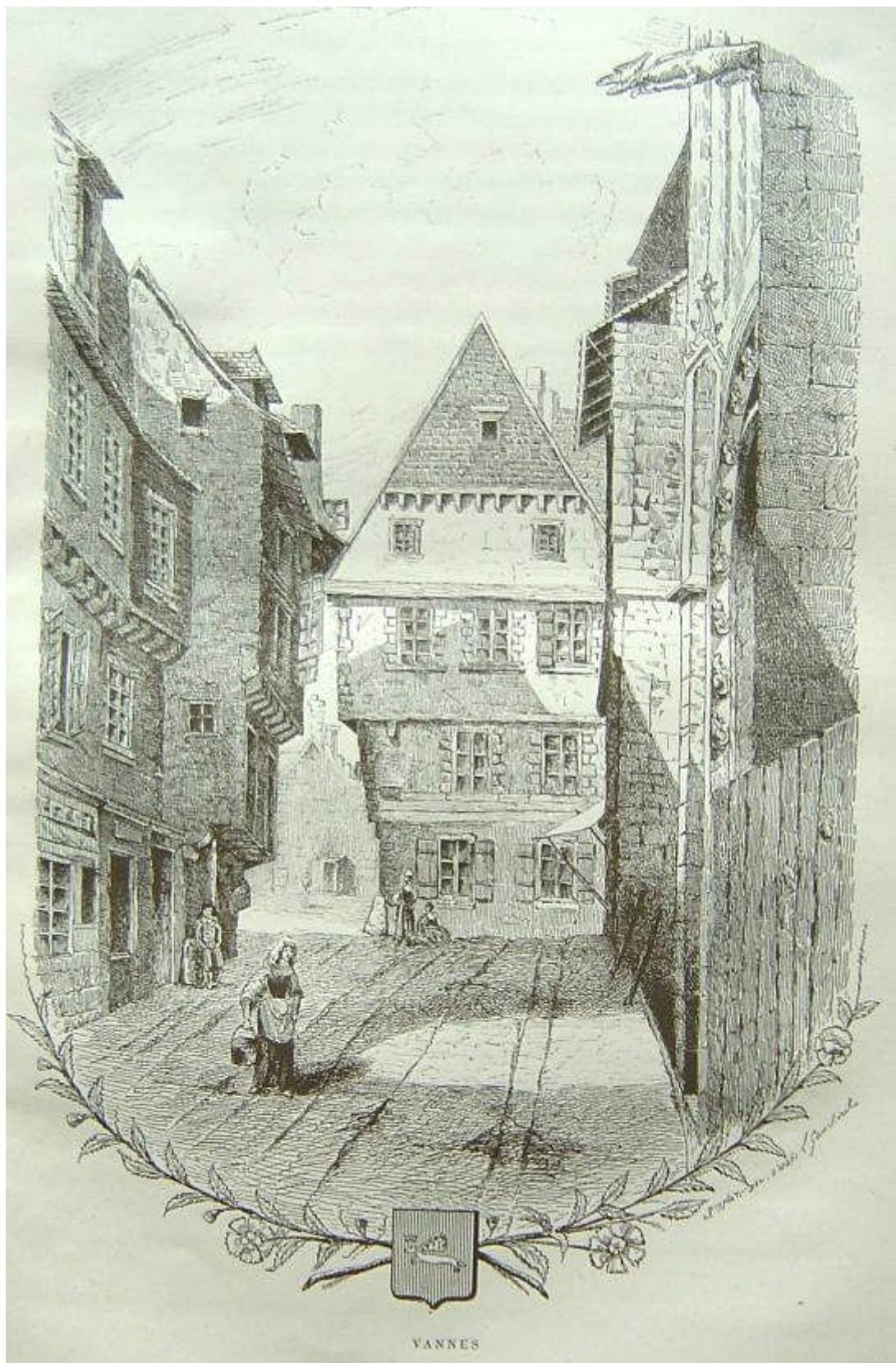
Vingt ans plus tard, les Espagnols, alliés des ligueurs, augmentaient les fortifications de Vannes, qui avait embrassé le parti de Mercoeur. Par contre, en 1615, le château de l'Hermine fut démolî sur l'ordre de Louis XIII.

La ville rentra alors dans sa tranquillité indolente. Les premières années de la Révolution troublèrent à peine ce repos, et aucun excès ne fut commis dans la vieille cité.

Mais, après la fatale expédition de Quiberon, Vannes frissonna. Vingt-deux prisonniers, parmi eux le comte Charles de Sombreuil et le dernier évêque de Dol, Mgr de Hercé, furent fusillés à la Garenne, colline alors nue et rocheuse. C'était le 3 juillet 1795.

Hâtons-nous, pour affaiblir ces souvenirs lugubres, de détourner nos

¹¹ Aujourd'hui Bourg de Batz.



yeux de la Garenne, maintenant transformée en un amphithéâtre de terrasses superposées et bien plantées.

Le long de la promenade ainsi obtenue coule le petit ruisseau de Plaisance, sur la berge gauche duquel se mirent les jardins de vieilles maisons ; sur la berge droite se développent les restes des murailles couronnées par la tour dite *du Connétable* et le clocher de la cathédrale. C'est, au point de vue pittoresque, la partie la plus curieuse de Vannes tout entière.

Le port, ombragé par la magnifique promenade de la *Rabine*, sur sa rive droite, et par de beaux arbres sur sa rive gauche, s'enfonce au milieu d'une place spacieuse, assez bien bâtie. Malheureusement, ni le reflux, ni les eaux des rivières, ni celles de l'Étang-au-Duc, qui se déchargent dans le chenal, ne peuvent combattre l'accumulation de la vase. Les navires de plus de deux cents tonneaux doivent jeter l'ancre à Conlo, dépendant de l'île de ce nom, située en la rivière de Vannes.

La ville n'est pas riche en monuments remarquables. Dédiée à saint Pierre, sa cathédrale, brûlée au dixième siècle par les Normands, rebâtie du treizième au quinzième siècle, ne fut terminée qu'en dix-huitième. L'unité de style en est donc absente, mais la voûte de sa nef est majestueuse. Elle possède le tombeau de saint Vincent Ferrier, de nombreuses sépultures principales, de belles statues, des reliquaires et des tableaux modernes d'une réelle valeur. Son portail occidental est un gracieux spécimen de la sculpture architecturale du quinzième siècle.

Le palais épiscopal occupe l'ancien château de la Motte, où furent tenus les États qui votèrent la réunion définitive de la Bretagne à la France (1533).

Parmi les divers restes de fortifications, la tour Joliette, la porte Saint-Paterne, la porte Neuve et la porte Saint-Vincent, peuvent être comptées après la tour du Connétable. Plusieurs maisons en bois ou en pierre datent du quinzième et du seizième siècle ; la plus curieuse est celle dite *le Château Gaillard* ou du *Parlement*, puis vient la maison de saint Vincent Verrier, toutes deux extérieurement décorées.

Vannes, nous l'avons vu, participe, avec une sorte d'égalité, du passé et du présent : ses nouveaux quartiers n'ayant pas encore trop empiété sur la ville basse.... Il en est autrement du langage qu'on y parle. Le français, sur les lèvres vannetaises, contracte à peine un très léger accent et se montre

exempt de toutes locutions vicieuses. Par contre, le breton, ou plutôt, le gallo, car il est émaillé de quantités de mots « francs » défigurés, laisse place aux plus surprenantes métamorphoses.

Un exemple. A l'Est de la ville, un coin de quartier se nomme le *Gras d'or*. Maintes fois, de savants linguistes celtiques avaient cherché la signification de ce mot. Un jour, enfin, l'un d'eux interroge quelques habitants parlant également bien le français et le gallo.

Des réponses obtenues, puis comparées entre elles, jaillit la lumière.

Ce coin de quartier est situé sur les confins de l'Étang-au-Duc, d'où les mots *Krac'h-an-Dour* (*Butte de l'eau* ou *Butte du bord de l'eau*) qui, dans le Morbihan, se prononcent *Krac'h-en-Deur*, et devinrent, par une suite de transformations de prononciation et d'orthographe : *Gras Deur*, enfin *Gras d'or* ! Terme bizarre, sans signification, si la topographie des lieux n'avait conduit à sa véritable étymologie.

Voilà comment on peut, avec un vieux dicton, toujours affirmer sans se tromper : « Bon Breton de Léon, bon Français de Vannes. »

Vannes construit des navires renommés pour leur exceptionnelle solidité, mais peu d'entre eux atteignent quatre cents tonneaux; s'ils dépassent la moitié de ce tonnage, il leur est impossible de revenir, une fois chargés, aux quais d'où ils partirent, la profondeur du chenal ne permettant pas la remonte à un chargement supérieur.

Les tanneries, les corderies fournissent, avec le sel, les grains, le beurre, le miel, la cire, les bestiaux, le chanvre et autres produits, un fret assez abondant.

Les foires, les marchés attirent un grand concours des campagnes avoisinantes, et souvent de villages éloignés.

Aux environs, les ruines du monastère des *Trois-Maries*, fondation de Françoise d'Amboise, touchent celles de l'abbaye du Bon-Don, bâtie par Jean V. Une assez curieuse croix en pierre étend ses bras vers la route qui y mène.

La chapelle Notre-Dame et son calvaire, datant tous deux de la fin du quinzième siècle, appellent souvent les touristes au Rohic, qui, de plus, possède de belles ruines romaines.

Le pays entier présente des ruines semblables, plus ou moins intéressantes, plus ou moins connues. Ces débris, joints au nombre immense des

monuments mégalithiques de tout genre et aux aspects si variés de la campagne, rendent les excursions dans le Morbihan extrêmement attachantes.

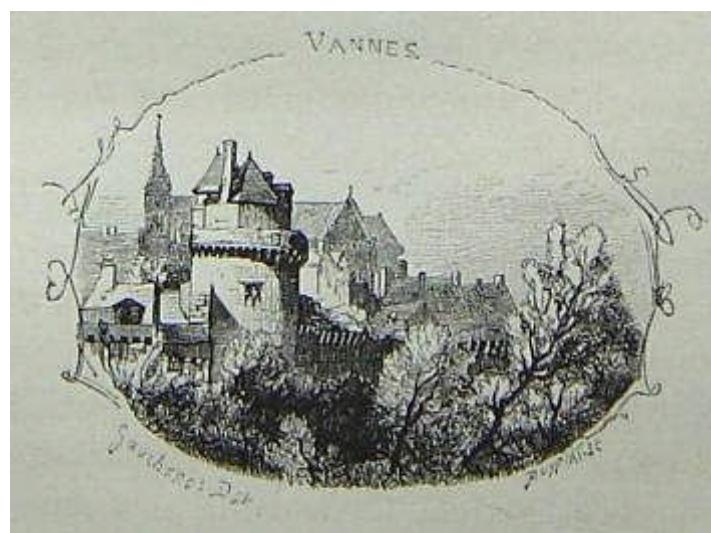
C'est, avec le Finistère, la partie du vieux duché qui a le mieux gardé son cachet original et sa physionomie primitive, reconnaissables après tant de siècles écoulés. Le beau musée, si bien établi et si soigneusement entre-nu, de la société Polymathique, est la meilleure preuve de cette assertion.

Vannes compte plusieurs hommes remarquables. Parmi eux, CAYOT-DELANDRE, enfant, par le coeur, de la ville où il résida si longtemps, a beaucoup contribué au progrès des études historiques dans le Morbihan. En dehors de travaux plus importants, l'Annuaire qui porte son nom sera toujours consulté avec fruit, malgré quelques erreurs ou partis pris, chose inévitable en ce genre de recherches.

Pour juger très favorablement Vannes, il faut regarder cette ville du bord de la mer ou des hauteurs de Kérino. On comprend alors le nom de Gwenet ou de Wenet : la *Blanche* ou la *Belle*, donné par les Celtes.

Bâtie au midi, sur une colline dont elle suit les contours, on la croirait toute gaie, blanche, élégante, gracieuse.

Ce n'est qu'un mirage (la ville basse conservant sa physionomie antique), mais un mirage agréable à contempler et qui fait rêver de ces cités orientales, brillantes, sous le ciel bleu, à l'horizon lointain....





REMPARTS DE VANNES